

Le Nouvel 1 **dividualiste**

N° 3 – Avril 2007
 Edité par José Luis Goyena et Alain Laurent

<http://web.mac.com/nouvel1dividualiste>
nouvel1dividualiste@mac.com

« D'où le seul sentiment, chez (les gens de l'Etat), qui fasse l'unanimité de tous les partis et dans tous les pays : la haine farouche qu'ils nourrissent pour ce qu'ils nomment avec horreur : « l'individualisme ». Ce mot désigne pour eux le cauchemar suprême, le soupçon qu'il subsiste quelque part un fragment de l'esprit humain qui échapperait à la sphère politique, au collectif, au communautaire, au domaine public : le leur. »

Jean-François Revel, *Le Regain démocratique* (1992), p.50

« Il n'y a aucun espoir pour le monde sans que et jusqu'à ce que nous formulions et défendions publiquement un véritable code moral de l'individualisme, fondé sur le droit inaliénable de l'homme de vivre pour lui-même. Ni pour agresser ou servir ses frères, mais pour être indépendant d'eux dans ses actions et ses motivations. Ni pour les sacrifier à lui-même ou se sacrifier à eux dans l'abnégation de soi – mais pour coopérer avec eux dans un libre échange entre égaux, chacun selon son droit légitime de rechercher son propre avantage, et jamais dans un esprit quelconque de service altruiste de n'importe qui pour n'importe qui. »

Ayn Rand, *Lettre à Tom Girdler*, 12 juillet 1943

Le Nouvel  1 **dividualiste**

Au sommaire :

Edition spéciale : J.-F. REVEL, un an après...

REVEL

LE VRAI COMBAT D'UN PENSEUR DE LA LIBERTE INDIVIDUELLE



« Gardien vigilant de la démocratie...défenseur infatigable de la dignité de l'homme » : aussitôt après le décès de Jean-François Revel le 30 avril 2006, Chirac s'était naturellement distingué dans le concert d'hommages aux formules creuses et emphatiques qui avait suivi. Ce n'était pourtant pas le pire. Aux larmes de crocodiles de ceux qui avaient toujours calomnié Revel s'étaient mêlées les nécrologies simplificatrices réduisant le philosophe à n'avoir jamais été qu'un « polémiste », un « pamphlétaire » obsessionnel de la lutte anti-communiste. Pratiquement tout le monde a alors occulté ce qu'ont été ses vrais et principaux combats – si politiquement incorrects, c'est sûr – depuis l'effondrement historique du communisme soviétique à la fin des années 80. Un an après la disparition de celui qui fut

avant tout **LE** subversif penseur de la liberté de l'individu, rien n'importe donc plus que de les rappeler.

Le PCF continué : le Politiquement Correct à la Française...

Dans le prolongement de son long travail de dévoilement et de dénonciation du caractère totalitaire et tyrannique du communisme, Revel s'est constamment élevé contre le traitement de faveur qui a été réservé à ce dernier en France, en particulier par le refus de considérer le communisme en équivalent du nazisme dans l'abjection. Mais au-delà de ce nécessaire engagement pour faire valoir les droits de la vérité, il a très vite été le premier à comprendre que l'idéologie collectiviste aurait tôt fait de resurgir sous d'autres formes.

Il a donc dès après 1990 toujours plus porté le fer contre l'anti-américanisme primaire ou fielleux (cf. *L'Obsession anti-américaine*, 2002) tout juste capable d'aboyer contre le pays où la liberté individuelle est la moins maltraitée du monde, contre l'anti-libéralisme (cf. *La Grande Parade*, 2000 – où s'exprime avec force sa profession de foi radicalement libérale), ce prurit pathologique des croisés d'une « exception française » qui fait du « village gaulois » (mais de moins en moins « gaulois », il est vrai, multiculturalisme oblige...) le Jurassic Park planétaire et, partant, contre un socialisme français irréductiblement englué dans ce que Revel a dénommé « l'étatisme sauvage ». Pour faire bonne mesure, le vigilant gardien de la démocratie a, au nom même de son attachement à l'idéal démocratique véritable, pris dans son collimateur toutes les faribolesques expressions de la « folie française » : l'exception culturelle et son corollaire, l'interventionnisme étatique qui transforme l'artiste en assisté subventionné et la culture en entreprise publique de bourrage de crâne ; le fiscalisme, qui fait de la redistribution forcée et du « partage autoritaire » (cf. *Le Regain démocratique*, 1993, p.273) les deux mamelles où se gavent l'obèse et glouton Etat-providence hexagonal et son cortège de « scrofuleux » - le mot est de lui - infantilisés ; le laxisme anti-sécuritaire qui dénie la responsabilité individuelle du délinquant (cf. *L'Obsession*, pp. 156/57) ; le pédagogisme en vigueur à l'Education nationale, qui a conduit au décervelage et à un quasi-analphabétisme les jeunes générations. Et même l'aberrante notion d' « exclusion » devenue la tarte à la crème de tous les politiciens et leurs affidés des médias : dans une féroce chronique parue dans *Le Point* du 3 décembre 1990, il écrivait ainsi que « Chaque époque a ses mots passe-partout. La nôtre a l'exclusion. L'exclusion est partout, et tout est exclusion (...) Nous assistons à l'apparition d'un type humain nouveau, qui est l'Exclu devant l'Eternel, l'Exclu en soi, même quand c'est lui qui chasse les autres. L'émergence d' « exclusion » dans

un discours est désormais le signe sûr du zéro absolu de la pensée, du degré suprême de la non-pensée ». Qui d'autre, actuellement, oserait tant de salubre non-conformisme ?

L' « anti-racisme » : successeur idéologique du communisme

Mais, davantage encore contre les tabous bien-pensants de l'époque, Revel a repéré le véritable et idéologiquement tyrannique héritier du socialo-communisme dans l' « anti-racisme », transformé en machine à stigmatiser et ostraciser ceux qui n'acceptent pas de céder au diktat d'un multiculturalisme fourrier de l'islamisation des sociétés ouvertes. Il s'en avise très tôt, dès le printemps 1992 : « On se demande souvent quelle idéologie va remplacer le socialisme. Mais elle est déjà là sous nos yeux : c'est l'anti-racisme. Entendons-nous bien : l'anti-racisme dont je parle n'a pas pour but réel de servir de lutte contre le racisme, pas plus que le socialisme n'avait pour but réel de lutter contre la pauvreté et l'inégalité. Comme toutes les idéologies, celle de l'anti-racisme se propose non pas ceux qu'elle prétend délivrer, mais d'asservir ceux qu'elle vise à enrôler (...) Agissant par la terreur et non par la raison, cet anti-racisme fabrique plus de racistes qu'il n'en guérit. Telles les autres idéologies, celle-ci est à la fois confuse et péremptoire dans la théorie, terroriste et contradictoire dans la théorie. L'anti-racisme idéologique, qu'il faut soigneusement distinguer de l'anti-racisme effectif et sincère, attise les divisions entre humains au nom de leur fraternité proclamée. » (reproduit dans *La fin du siècle des ombres*, 1999, p. 395). Jamais plus ensuite il ne cessera de pourfendre cette nouvelle idéologie dominante qui alimente désormais censure et chasse aux sorcières.

Notre académicien n'était naturellement pas plus tendre avec l'islam, autre tabou qui tétanise les esprits faibles et engendre des cohortes d'idiots utiles de l'anti-racisme. Pour ce rationaliste laïque fidèle à l'esprit des Lumières (on lui doit une lumineuse définition de la vraie laïcité : « Si la laïcité entretient un lien intime avec la démocratie, c'est que celle-ci respecte la liberté de tous les cultes et refuse l'intrusion de l'un ou l'autre de ces cultes dans la sphère publique, laquelle doit rester neutre » - avis à la sainte alliance Vatican-La Mecque !), il n'y avait guère de différence entre islam et islamisme. Car selon Revel, « l'islam, depuis ses origines, se définit et se vit comme indissociable du pouvoir et de l'organisation de la société tout entière. Il ne tolère pas la séparation du civil et du religieux sur laquelle reposent les États modernes. » (*Le Point*, 24 avril 1897). Et tant l'idée d'un « islam tolérant » que celle de « musulmans modérés » lui paraissaient relever de l'imposture. « J'ai lu dans ma vie maints textes de plusieurs musulmans ou spécialistes occidentaux du Coran selon lesquels l'islam

serait une religion par essence des plus tolérantes. Mais il doit s'agir d'une essence bien cachée, bien secrète, car j'en ai rarement vu la moindre manifestation dans la pratique. » écrivait-il dans *Le Regain démocratique* (1992, p. 363) ; il persiste et signe dix ans plus tard dans *L'Obsession anti-américaine* : « La « tolérance musulmane » est à sens unique. Elle est celle que les musulmans exigent pour eux seuls et qu'ils ne déploient jamais envers les autres. » (p. 125). Quand aux fameux « musulmans modérés » tellement majoritaires dont parlent toujours les dévots du Politiquement correct – ce qui englobe en ce domaine pratiquement tout le monde, y compris, hélas, beaucoup de libéraux...- Revel avait beau désespérément tendre l'oreille et écarquiller les yeux, il n'en entendait ni ne voyait guère : « On souhaiterait parfois que cette majorité supposée (modérée) se prononce de façon plus ouverte, se manifeste de façon plus massive contre l'intolérance des extrémistes. Son silence est accablant. » (*Le Point*, 2 mars 1996) ; et il en remet une louche dans *L'Obsession* en 2002 : « La notion que « l'immense majorité » des musulmans fixés en Europe serait modérée se révèle n'être qu'un rêve, ce qui fut mis spectaculairement en lumière durant les deux mois qui suivirent les attentats contre les Etats-Unis. » (p. 128). Et encore l'ami Jean-François n'a-t-il pu commenter l'affligeante réaction de ces mêmes prétendus « modérés » lors de l'affaire des « caricatures de Mahomet » ou celle de Robert Redeker...

Un champion résolu de l'individualisme

Revel pourchassait tout ce qui d'une manière ou d'une autre niait l'individu et son irréductible liberté : le communautarisme ethno-confessionnel comme la manie de vouloir faire communier les gens dans un « idéal collectif » (*La Régression démocratique*, p. 473) ou encore les efforts de l'« ingénierie sociale » (Id, pp. 80 et 450) pour toujours plus collectiviser la vie courante. Pour lui, ce que tous les totalitarismes cherchaient à exterminer n'était autre que ce même individu (cf. *La Grande Parade*, p. 124). Mais son engagement individualiste s'exprimait volontiers sous une forme plus explicite et affirmative. Dans *Le Point* du 5 décembre 1983, il salue avec enthousiasme ce qu'on avait alors cru être « le retour de l'individu » - titre emblématique de sa chronique: « La réalité première et ultime, le point de départ et le point d'arrivée de toutes choses dans les sociétés humaines, c'est l'individu. » Dans la foulée, il se demandait si pour tous les gouvernants « la délinquance, serait-ce l'individu lui-même ? » Un an et demi plus tard, le livre alors publié par l'auteur de ces lignes, *De l'individualisme – Enquête sur le retour de l'individu*, eut droit à trois pages de vifs éloges revéliens dans *Le Point* du 27 mai 1985 (sous le titre « La profession de soi »). Revel

saisit l'occasion pour délivrer sa propre profession de foi individualiste. Avec son ironie coutumière, il notait : « Si le vocable « individualisme » figurait dans le *Dictionnaire des idées reçues*, on peut hasarder que Flaubert l'aurait fait suivre de ce commentaire : « Toujours forcené ». Aucune épithète, en effet, ne revient avec une aussi lancinante fréquence, parmi tous les qualificatifs sévères qui pimentent les diatribes dirigées contre ce vice dévastateur : l'individualisme. ». Et il s'en prenait à l'anti-individualisme massivement dominant et au procès intenté à l'individualisme par tous les bien-pensants.

En 1992, dans *Le Regain démocratique*, il reviendra sur ce scandale permanent en fustigeant chez les « gens de l'Etat...la haine pour ce qu'ils nomment avec horreur l'individualisme ». Mais nos lecteurs ont bien entendu remarqué là un extrait de la citation de Revel figurant en exergue de toutes les livraisons du...*Nouvel Individualiste*. Et ce n'est pas un hasard : ses éditeurs entendent bien être les plus actifs et fidèles héritiers intellectuels de tous les combats qu'a menés celui qui osait s'il le fallait être seul contre tous sans jamais perdre quoi que ce soit de ses légendaires vertus de bon vivant...

Alain Laurent

A lire : de Pierre Boncenne, *Pour Jean-François Revel* (Plon, 2006) et « Tombeau pour Jean-François Revel » dans le n°116 de *Commentaire* (Hiver 2006-2007)

Le Nouvel  individualiste

Jean-François Revel philosophe

On considère souvent certains écrits de Jean-François Revel comme des textes « politiques ». Or il s'agirait bien plutôt selon lui de livres de « philosophie ». Qu'entendait-il donc par là ?

La traque du faux

L'œuvre de Revel ? Un « arsenal à canonner le mensonge, l'imposture, l'ignorance », comme le soutient avec raison Guy Sorman ⁽¹⁾. Son arme de prédilection : une ironie dévastatrice, d'autant plus ravageuse qu'elle s'appuie avec rigueur sur la connaissance et la logique. Que peut donc bien justifier le recours à une telle causticité stylistique qui ne cesse de revenir sous sa plume ? C'est que nombre d'intellectuels, d'historiens et de philosophes ont sacrifié au XX^e siècle la recherche de la vérité à la défense d'une cause. Ils ont abdiqué le jugement individuel pour se laisser glisser dans la machine idéologique. Revel, lui, refuse la « trahison ». Traquer le faux où qu'il se trouvât et sous quelque forme qu'il se présentât, telle fut l'inlassable lutte à laquelle se livra Revel au fil de sa carrière.

Ainsi, *Ni Marx ni Jésus* (1970) ⁽²⁾ naîtra de l'évidence qu'une large part du discours français sur l'Amérique relève du bobard sans commune mesure avec la réalité. Pis : ces préjugés ne trouvent pas seulement leur origine dans l'ignorance mais dans le mensonge. Déjà, *Pourquoi des philosophes* (1957) ⁽³⁾ stigmatisait vertement ce que Revel estimait être le dévoiement de la philosophie et des philosophes dans le « tour de passe-passe étymologique », l'esbroufe et la fumisterie... Il salue conséquemment en 1997 la parution d'*Impostures intellectuelles* ⁽⁴⁾, essai dans lequel Sokal et Bricmont pourfendaient la philosophie « postmoderne ». Titre de sa chronique d'alors : « Philosophes escrocs » ⁽⁵⁾.

Une constante chez Revel : son horreur des mystifications en tous genres. Et pour cause ! L'escroquerie est à l'évidence une source et un diffuseur du faux des plus pernicioseux. A cet égard, le combat que mena Revel n'est pas sans rappeler celui qu'entreprit Platon contre la sophistique, cet art de faire passer le faux pour le vrai. Un combat rendu d'autant plus actuel que les moyens permettant de brouiller les pistes, voire d'inverser les camps, n'ont jamais été aussi élaborés qu'à notre époque. Et c'est bien dans cette perspective qu'il convient d'appréhender la place de son « anti-communisme ».

Car si le nazisme fut un totalitarisme « direct », affichant clairement ses intentions dès le départ, le communisme fut au contraire un totalitarisme « utopique », qui s'ingénia à dissimuler soigneusement sa vraie nature derrière de louables idéaux. Ce fut une gigantesque erreur doublée d'une monumentale imposture. Les systèmes communistes ont en effet toujours et partout tragiquement échoué. La condamnation devrait être sans appel. Mais les escrocs du communisme ont su trouver la parade afin de prolonger, fût-ce artificiellement, l'existence du régime ⁽⁶⁾. Leurs outils ? L'idéologie, et son mode d'administration : les systèmes d'appartenance.

Qu'est-ce qu'une idéologie ? Il s'agit d'une construction mentale, nous dit Revel, d'un pur produit de la ratiocination que l'on plaque autoritairement sur la réalité. C'est en cela le contraire de la démarche expérimentale. C'est aussi le moyen privilégié de tronquer, de falsifier, et, au besoin, de fabriquer de toutes pièces l'information. L'objectif est donc d'échapper à toute critique en trichant subrepticement avec le vrai et en recourant insidieusement au faux. « L'idéologie n'étant pas tirée des faits, écrit-il, elle ne se sent jamais réfutée par eux. » ⁽⁷⁾

Comment l'idéologie s'organise-t-elle ? C'est là qu'interviennent les « systèmes d'appartenance », lesquels ont pour fonction de substituer chez leurs membres l'observation des dogmes posés par le groupe au jugement personnel et autonome. Ils atteignent leur pleine efficacité lorsque les croyances inculquées sont intériorisées au point de devenir de véritables réflexes mentaux. C'est ce que Revel nomme la « dévotion » : une idée n'est plus jugée vraie ou fausse, ni un fait exact ou inexact, mais seulement conforme ou non à un système de valeurs et d'interprétation du réel.

Devant ces machines de guerre que sont les idéologies, Revel se refuse à n'être qu'un « intellectuel contemplatif » ; il est bel et bien l'homme d'un combat : celui en faveur du respect de la liberté et de la vérité. ⁽⁸⁾

Un moraliste et un psychologue de la culture

C'est ainsi que Revel est amené à se poser cette question : comment se fait-il qu'une idéologie puisse transmettre jusqu'à son fonctionnement intellectuel à ceux qui n'appartiennent pas au système proprement dit ? Et ce malgré l'incessante mise en garde contre les pièges inchangés de l'idéologie. Là réside son véritable tour de force. Comment expliquer par exemple que les fables communistes aient régulièrement obtenu un tel crédit hors même des cercles d'obéissance communiste ? Ce phénomène est d'ailleurs d'autant plus énigmatique que la presse est plus libre et la société plus ouverte. Revel donnera à cette attitude le nom de « stalinisme élargi » ou de « docilité au stalinisme » ⁽⁹⁾. Dès lors, n'y aurait-il pas en fin de compte en l'homme une aspiration secrète à la tyrannie ? On peut certes la comprendre chez ceux qui veulent l'exercer, mais elle devient toutefois beaucoup plus mystérieuse de la part de ceux qui souhaitent la subir...

Pourquoi s'être par ailleurs efforcé de bâtir une civilisation fondée sur la connaissance

et l'information si c'est pour n'en pas tenir compte dans la formation de nos jugements et dans la prise de nos décisions ? ⁽¹⁰⁾ L'être humain refuserait-il de voir ? Emanant de ceux qui s'accrochent opiniâtrement à la défense d'une idéologie, cela n'a rien d'étonnant. Mais qu'en est-il alors des autres ? Du reste, ces derniers manifestent de toute évidence un invincible penchant pour l'affaissement dans les mêmes erreurs. Comment donc expliquer que l'on fût tombé dans le piège du maoïsme alors que Khrouchtchev en personne venait de se livrer à la critique du stalinisme ? ⁽¹¹⁾ Attitude d'autant plus incompréhensible que nous savions bel et bien ce qui se passait alors en Chine. Ainsi, voilà où en est venue la société de la connaissance et de l'information, cette société qui a produit la science, et dans laquelle l'éducation, qui est censée la sous-tendre, a précisément pour objectif et pour condition d'aboutir à la conquête par l'individu du jugement personnel. Le triste succès de la contamination idéologique réitérée ne serait-t-il donc pas l'indice de l'incapacité de l'homme à être rationnel *là où il devrait pourtant bien l'être* ?

Politiques et intellectuels, *y compris dans les sociétés libres*, se dérobent à leurs responsabilités, par mauvaise foi comme par bonne foi – la différence entre les deux n'étant pas toujours clairement distinguable : calcul cynique, flagornerie, lâcheté morale, paresse intellectuelle, partialité idéologique, aveuglement plus ou moins volontaire, incompetence, ingénuité, duperie, autant de comportements qui ne disparaissent pas, tant s'en faut, avec la civilisation démocratique. L'idéologie des Lumières est fautive : le progrès du savoir ne s'accompagne pas nécessairement du progrès moral. Dès lors, Revel oscille entre offensive sans relâche contre le mensonge et résignation, non dépourvue de quelque amertume, devant la persistance de cette erreur « humaine, trop humaine ». La disposition de l'homme à commettre éternellement les mêmes erreurs est un trait de caractère fondamental auquel ni la science ni la démocratie ne semblent pouvoir pleinement remédier.

Tâchons cependant au moins de voir que l'histoire n'est nullement soumise à un quelconque processus dialectique ou impersonnel. Ce sont tout au contraire les hommes qui font l'histoire ⁽¹²⁾. Celle-ci dépend donc de leurs décisions, lesquelles dépendent à leur tour de leurs jugements. S'ils n'y prennent pas garde, et s'ils ne tentent pas de contenir en conséquence leur irréductible part d'irrationnel, l'hypothèse de la résurgence future du totalitarisme sous d'autres formes ne sera pas à écarter. La conclusion de Revel : une exhortation à la responsabilité et un vigoureux plaidoyer pour une authentique « réforme de l'entendement humain ». Mais quand bien même l'homme pourrait agir davantage par raison et avec meilleur discernement, serait-il bien capable de se résoudre à adopter plus complètement un tel comportement ? Consolons-nous en méditant l'exemple des héros

dissidents de l'Est : « Que des hommes et des femmes élevés, enfermés dans ces systèmes aient pu néanmoins préserver leur intelligence et la retourner contre la machine qui devait l'anéantir, tout en étant répudiés, abandonnés par les intellectuels des sociétés qui auraient dû les secourir, tant d'énergie et de lucidité, en eux et grâce à eux, rachète nos aveuglements et nos lâchetés et prouve que l'espèce humaine mérite, tout bien pesé, peut-être de survivre. »⁽¹³⁾

Matthieu Creson

⁽¹⁾ Blog : « Le futur c'est tout de suite », « Revel », 19 mai 2006

⁽²⁾ Jean-François Revel, Robert Laffont, Bouquins, 1986

⁽³⁾ Jean-François Revel, Robert Laffont, Bouquins, 1997

⁽⁴⁾ Odile Jacob, 1997. Livre de Poche, 1999

⁽⁵⁾ *Le Point*, 11 octobre 1997, repris dans *Fin du siècle des ombres*, Fayard, 1999. Pocket 2002

⁽⁶⁾ Voir *La Grande Parade*, Plon, 2000 ; Pocket 2001

⁽⁷⁾ « La colère et la pitié », *Le Point*, 6 décembre 2002

⁽⁸⁾ *Le Regain démocratique*, Fayard, 1992. Hachette, Pluriel, 1993. Voir en particulier le chapitre sixième : « le prévisible et l'imprévu »

⁽⁹⁾ *La Tentation totalitaire*, Robert Laffont, Bouquins, 1986

⁽¹⁰⁾ Voir *La Connaissance inutile*, Grasset, 1988. Hachette, Pluriel, 1990

⁽¹¹⁾ « Les grands entretiens de Bernard Pivot », Gallimard-INA, 2006

⁽¹²⁾ Entretien pour *Politique internationale*, « L'histoire dépend de nous », Printemps 2000

⁽¹³⁾ Jean-François Revel, *Le Voleur dans la maison vide*, Plon, 1997. Pocket, 1998

L'INDIVIDUUM

Un peu plus d'un an après, la béance provoquée par la mise hors jeu prématurée de Philippe Muray (mort le 2 mars 2006) se révèle chaque jour plus criante. Premier à avoir repéré la farce tragique dissimulée sous *Le sourire de Ségolène Royal* (Les Belles Lettres, 2007), le contempteur invétéré et inspiré d'« homo festivus » et de tous les simulacres et mascarades d'une modernité mortifère (des « rebelles de confort » et autres « mutins de Panurge » au néo-matriarcat et à la « police de la pensée »...) a par excellence incarné l'individu souverain tel qu'on l'aime au *Nouvel Individualiste*, de plus attaché à traquer tous les nouveaux visages tentaculaires du collectivisme. En témoignent, parmi d'innombrables autres exemples, ces lignes extraites de son ultime opus de poids, les *Exorcismes spirituels IV – Moderne contre Moderne* (Les Belles Lettres, 2004) :

« Le communautarisme est un monstre. Par là, il reflète bien notre époque monstrueuse qui semble n'avoir plus d'énergie que pour en terminer de toutes les manières possibles avec la définition fondamentale de l'être humain (...) Ce n'est pas seulement jouer sur les mots que de remarquer qu'entre communisme et communautarisme, il n'y a que quelques lettres de différence, et que tous deux ont la même origine latine, *communis*. Ce n'est pas non plus se laisser aller à des abus historicistes que de noter le parfait synchronisme avec lequel on a vu finir le communisme et, presque aussitôt, apparaître les délires des communautarismes et leurs premières actions d'éclat. Comme si, des ruines de l'un, avaient émergé les autres. Et comme si le dogme de la dictature du prolétariat n'avait attendu que l'occasion de se transformer en despotisme des minorités... » (pp. 173/4).

A.L.

